

MARCEL AYMÉ

LA VOUIVRE

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARCEL AYMÉ

Aux Éditions Gallimard

- ALLER-RETOUR, *roman*.
LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman*.
LA TABLE AUX CREVÉS, *roman*.
BRÛLEBOIS, *roman*.
LA RUE SANS NOM, *roman*.
LE VAURIEN, *roman*.
LE PUIS AUX IMAGES, *roman*.
LA JUMENT VERTE, *roman*.
LE NAIN, *nouvelles*.
MAISON BASSE, *roman*.
LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman*.
GUSTALIN, *roman*.
DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles*.
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.
LE BŒUF CLANDESTIN, *roman*.
LA BELLE IMAGE, *roman*.
TRAVELINGUE, *roman*.
LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles*.
LA VOUIVRE, *roman*.
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman*.
URANUS, *roman*.
EN ARRIÈRE, *nouvelles*.
LES OISEAUX DE LUNE, *théâtre*.
LA MOUCHE BLEUE, *théâtre*.
LES TIROIRS DE L'INCONNU, *roman*.
LOUISIANE, *théâtre*.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LA VOUIVRE

MARCEL AYMÉ

LA VOUIVRE

roman

nrf

GALLIMARD

1

Arsène Muselier arriva à la Vieille Vaivre vers six heures du matin et se mit à faucher le pré en forme de potence, qui bordait un champ de seigle sur deux côtés. La Vieille Vaivre était une pièce de terre d'environ un hectare, découpée dans la forêt à cinq cents mètres de la lisière. Au pied des grands arbres, les ronciers ourlaient d'une ligne sombre les quatre côtés du rectangle ainsi creusé. Le pré appartenait aux Muselier et le champ aux Mindeur, leurs petits-cousins avec lesquels ils étaient en froid depuis trois générations. La brouille entre les deux familles était survenue quelques années après la mort de l'ancêtre commun qui avait essarté ce morceau de forêt sous le deuxième Empire.

Arsène, un garçon de vingt-trois ans, petit et puissamment charpenté, fauchait sans lever le nez, car la besogne exigeait une attention soutenue. Le pré manquait de pente et le fond argileux y retenait l'eau pendant la plus grande partie de l'année. A la belle saison, le terrain, semé de trous, avait le relief et la consistance d'une éponge sèche et la faucheuse mécanique s'y cassait les dents. Il fallait couper à la

faux en prenant bien garde à ne pas piquer dans la terre. Arsène laissait derrière lui de maigres andains d'une herbe rêche comme le seigle des Mindeur. Le foin valait à peine le temps qu'on prenait à le récolter et il eût été d'un meilleur rapport de faire du seigle à la place ou toute autre culture. On y avait souvent songé, mais le voisinage du pré avait l'avantage de gêner les propriétaires du champ. Négligeant de récolter un regain trop pauvre, les Muselier y mettaient pâître leurs vaches dès après les foins et il en résultait toujours quelque dommage pour les Mindeur.

Vers huit heures du matin, Arsène aiguissait sa faux lorsqu'il aperçut à quelques pas de lui une vipère glissant sur l'herbe rase entre deux andains. Un frisson lui passa sur l'échine et son cœur se serra d'une légère angoisse, comme il lui arrivait parfois dans les bois lorsqu'il entendait le bruit d'un remuement dans les branches profondes d'un buisson. A l'âge de cinq ans, un jour qu'il cueillait du muguet, il avait mis la main sur un serpent et l'aventure lui avait laissé l'horreur des reptiles. La vipère filait comme un trait, le corps à peine ondulant, sa tête plate immobile, surveillant le garçon de son petit œil au regard prompt comme celui d'un oiseau. Plein de haine et d'indignation, Arsène avait lâché sa pierre à aiguiser. La faux bien en mains, il fit un bond en avant et, d'un mouvement court et précis, estoqua au ras de l'herbe. La bête avait vu venir le coup et s'était mise hors de portée. Lorsqu'il releva la faux, elle s'était déjà coulée sous un andain. Le gosier serré, il guetta l'endroit où elle avait disparu, l'imaginant tapie, attentive, prête à la détente, et lui semblant qu'il vît briller le petit œil au regard froid, dardé entre des plis de peau dont la pensée lui faisait mal. Il observa soudain que les oiseaux de la forêt avaient cessé de chanter et, au centre de cet inexplicable silence, il se sentit faible et vulnérable. Comme

il se décidait, à contrecœur, à remuer le foin avec la pointe de sa faux, la vipère ressortit quelques mètres plus loin et, traversant un espace découvert, se glissa dans l'herbe haute où elle se perdit. Arsène, qui n'avait plus risqué un pas à sa poursuite, s'aperçut alors que ses mains étaient crispées sur les poignées de sa faux et que ses genoux tremblaient. Humilié, il se défendit en lui-même d'avoir eu peur et se souvint que la veille encore, quand le taureau s'était échappé dans la cour de la ferme, il l'avait manœuvré avec un sang-froid et une hardiesse qu'avait admirés son frère aîné. Il reprit sa besogne, mais sans s'y intéresser, attentif au silence et à sa solitude. Il sentait le poids de la forêt d'autour, l'inertie hostile de cette vaste pénombre recélant dans ses assises un grouillement nuiteux et sournois. Sous la haie sauvage bordant la Vieille Vaivre, il cherchait malgré lui des regards de bêtes froides, épiait à l'abri du roncier, du houx et de l'épine noire.

Le silence persistant des oiseaux finit par l'inquiéter davantage que la sensation d'une présence nombreuse et patiente. Il se résolut à aller en chercher l'explication dans la forêt même. Choisisant à dessein l'endroit où avait disparu la vipère, il enfila un sentier qui menait à la fontaine du Solare où il se promit de boire un coup d'eau fraîche. La rosée brillait d'un éclat d'argent dans la pénombre du sous-bois, mais le silence insolite à cette heure matinale donnait l'illusion d'un crépuscule après l'orage. Arsène, réconcilié avec la forêt, en respirait l'odeur avec allégresse. Sans oublier tout à fait le sentiment d'effroi qui l'avait saisi sur le pré, il se sentait presque délivré. Au bord du sentier, dans les fougères et les herbes folles, le pas de ses sabots dérangeait des bêtes peureuses dont la présence se révélait par des bruissements de feuilles ou des frémissements qui se propageaient dans la frêle végétation et en secouaient

la rosée. Il affectait par devers soi d'y prendre plaisir et s'attardait à écarter les herbes pour essayer d'y surprendre le fugitif.

Il marchait depuis quelques minutes, et il vit, presque sans émoi, déboucher une vipère sur un croisement de sentiers. Plus longue et plus fine que celle du pré, elle rampait sans hâte, le col dressé, l'allure provocante. Elle tourna vers lui sa tête plate, comme pour le toiser, et Arsène, en découvrant sous la mâchoire de la bête un coin de peau tendre et molle, sentit renaître en lui une indignation panique. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de s'y laisser aller. Derrière la vipère apparut une fille jeune, d'un corps robuste, d'une démarche fière. Vêtue d'une robe de lin blanc arrêtée au bas du genou, elle allait pieds nus et bras nus, la taille cambrée, à grands pas. Son profil bronzé avait un relief et une beauté un peu mâles. Sur ses cheveux très noirs relevés en couronne, était posée une double torsade en argent, figurant un mince serpent dont la tête, dressée, tenait en sa mâchoire une grosse pierre ovale, d'un rouge limpide. D'après les portraits qu'on lui en avait tracés et qu'il avait crus jusqu'alors de fantaisie, Arsène reconnut la Vouivre.

Vouivre, en patois de Franche-Comté, est l'équivalent du vieux mot français « guivre » qui signifie serpent et qui est resté dans la langue du blason. La Vouivre des campagnes jurassiennes, c'est à proprement parler la fille aux serpents. Elle représente à elle seule toute la mythologie comtoise, si l'on veut bien négliger la bête faramine, monstre certainement très horripilant, mais dont la forme et l'activité sont laissées au caprice de l'imagination. Sur la Vouivre, on possède des références solides, des témoignages clairs, concordants. Dryade et naïade, indifférente aux travaux des hommes, elle parcourt les monts et les plaines du Jura, se baignant aux rivières, aux tor-

rents, aux lacs, aux étangs. Elle porte sur ses cheveux un diadème orné d'un gros rubis, si pur que tout l'or du monde suffirait à peine à en payer le prix. Ce trésor, la Vouivre ne s'en sépare jamais que pendant le temps de ses ablutions. Avant d'entrer dans l'eau, elle ôte son diadème et l'abandonne avec sa robe sur le rivage. C'est l'instant que choisissent les audacieux pour tenter de s'emparer du joyau, mais l'entreprise est presque sûrement vouée à l'échec. A peine le ravisseur a-t-il pris la fuite que des milliers de serpents, surgis de toutes parts, se mettent à ses trousses et la seule chance qu'il ait alors de sauver sa peau est de se défaire du rubis en jetant loin de lui le diadème de la Vouivre. Certains, auxquels le désir d'être riche fait perdre la tête, ne se résignent pas à lâcher leur butin et se laissent dévorer par les serpents.

La Vouivre, figure comtoise, est sans doute un des souvenirs les plus importants qu'ait laissés en France la tradition celtique. Survivante de ces divinités des sources, qu'adoraient les Gaulois et qui se comptaient par milliers, elle a transporté à travers les âges l'une des croyances les plus populaires de la Gaule antique. Cette croyance, fort répandue à son époque où la conquête romaine était toute récente, Pline l'Ancien la rapporte en ces termes : « En outre, il est une espèce d'œuf en grand renom dans les Gaules et dont les Grecs n'ont pas parlé. En été, des myriades de serpents se rassemblent et s'enlacent. Collés les uns aux autres par leur bave et par l'écume qui transpire de leurs corps, ils façonnent une boule appelée œuf de serpent. Les Druides disent que cet œuf est soutenu en l'air par les sifflements des reptiles et qu'il faut le recevoir dans un manteau avant qu'il ait touché terre. En outre, le ravisseur doit s'enfuir à cheval, car les serpents le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait mis une rivière entre eux et lui. Cet œuf

est reconnaissable à ce qu'il flotte sur l'eau, même attaché à un morceau d'or... J'ai vu moi-même un de ces œufs, qui était de la grosseur d'une moyenne pomme ronde... » (Pl. *Historia Naturalis*.)

Telle que la raconte Pline l'Ancien, la légende apparaît à peine transposée dans celle de la Vouivre. Le talisman, qui avait chez les Gaulois la réputation de faire merveille dans les procès, a pris de la valeur avec le temps. On pourrait d'ailleurs, sans grands risques d'erreur, expliquer comment l'œuf de serpent s'est changé en rubis. La transformation s'est très vraisemblablement opérée depuis l'époque où l'industrie de la taille des pierres précieuses s'est installée dans les cités et les bourgades du haut Jura.

2

En passant devant Arsène, la Vouivre tourna la tête et le regarda avec une indifférence qui le troubla. Ses yeux verts, d'un éclat minéral, avaient non seulement la couleur des yeux du chat, mais aussi le regard, qui se pose sur celui de l'homme comme sur un objet en se refusant à rien échanger. Au milieu du carrefour, elle passa dans un rai de soleil qui fit étinceler le rubis de son diadème et briller des feux rouges dans ses cheveux noirs. A la suite de la vipère, elle s'engagea dans le sentier menant à l'étang des Noues, mais après avoir marché cent mètres, obliqua à travers bois et fougères et disparut au regard d'Arsène. Le premier moment de surprise passé, il ne pensa plus qu'à la rejoindre et à son tour entra dans le sous-bois. La crainte des vipères ne l'effleurait même pas. Il marchait à grands pas dans les fougères, les bas de pantalon trempés par la rosée qui dégouttait dans ses sabots et lui piquait les pieds. En débouchant de la forêt, il fut d'abord ébloui. Le soleil était à l'autre bout de l'étang que partageait dans toute sa longueur un sillon étincelant. Vers le milieu, là où les eaux se resserraient dans un étrangle-

ment, des nappes d'herbes pâles brillaient comme un argent vif. Plus près, sur la droite, dans une anse profonde, des roseaux épais accrochaient encore un large pan de brouillard blanc qui s'étirait sur le rivage jusqu'à la forêt. N'apercevant pas la Vouivre, Arsène la cherchait dans ce rideau de brume. L'espace était silencieux. Pas un chant d'oiseau et pas d'autre bruit que le bruit de l'eau s'écoulant par les fissures de la vanne dans le bief en contrebas de l'étang. Il grimpa sur l'un des tertres qui épaulaient les montants de la vanne et, à moins de cent mètres, découvrit la Vouivre dans une petite crique abritée derrière une levée de terrain. Elle avait choisi le plus bel endroit où se baigner, là où un ruisseau déversait dans l'étang l'eau pure de la source du Solare. Nue, les coudes serrés au corps, elle était dans l'eau jusqu'aux reins, mais elle eut bientôt perdu pied et il ne vit plus hors de l'eau que la couronne de ses cheveux noirs et ses bras bruns jetés devant elle d'un mouvement alternatif qui lui découvrait les épaules. Elle nageait très vite en direction du massif de roseaux d'où montait une traînée de brouillard. Arsène avait traversé la vanne et marchait sur le rivage à mesure que la Vouivre s'éloignait. Il ne s'arrêta que sur le bord du ruisseau, à l'endroit où elle avait dépouillé sa robe qui gisait sur l'herbe. Le soleil, jouant à travers le rubis, mettait sur le lin blanc un reflet rouge comme un jus de groseille. Il se pencha pour admirer le joyau, mais n'eut pas le désir de se l'approprier. A la réflexion, un tel désintéressement lui parut singulier et il se demanda si la crainte des serpents ne le disposait pas à la sagesse. Souvent, dans son enfance, il avait rêvé à la chance qui pourrait s'offrir un jour de s'emparer du trésor et il aurait eu honte de refuser le risque et la gloire de l'épreuve. La veille encore, il aurait eu honte.

Par un scrupule de conscience, il eut un mouvement paresseux pour s'emparer du diadème et il l'eût fait assurément si la menace d'une vipère lui était apparue. Sans doute les serpents jouaient-ils le jeu, attendant, pour lui donner la chasse, que le larcin fût effectif, car il n'en vit aucun, et nul frémissement n'agita l'herbe autour de lui. Au lieu de se poser sur le rubis, sa main, ayant effleuré la robe de lin blanc, s'y attarda. Le toucher de ce tissu léger, un peu rêche, qui avait encore la tiédeur de la vie, le fit renoncer au dessein qu'il avait formé à contre-cœur. Il eut la tentation de poser son visage sur la robe et d'en respirer l'odeur, mais la timidité le retint. Sur l'étang, la Vouivre avait rebroussé chemin et nageait la grande brasse, mais en enfonçant ses mains dans l'eau avec un bruit de claque, sec et sonore, et sans faire jaillir une goutte d'eau. Sans plus songer au rubis, Arsène se redressa pour mieux voir le visage dont les traits se précisaient à chaque brasse. Au mouvement qui lui inclinait la tête sur son épaule bronzée, le profil de la Vouivre se dessinait contre le soleil dans une frange de lumière dorée. Les claques sonnaient avec un bruit clair et l'écho les répétait, mais assourdies, lointaines, comme des coups de hache venus des profondeurs des bois. A quelque cent mètres du bord, elle cessa de nager, et se retournant sur le dos, les mains jointes sous la nuque, les seins pointant hors de l'eau, se laissa flotter sur l'étang. Peut-être voulait-elle donner au garçon le temps de courir sa chance. Il pensa aussi que la présence d'un homme pouvait la contrarier. Comme il balançait à se retirer, elle se remit à nager et prit pied avant qu'il se fût décidé. Leurs regards s'étant rencontrés, il baissa les yeux et se sentit gêné d'être là, debout sur le bord, dans une attitude qui devait paraître délibérément indiscrete, mais il ne put se résoudre à vider les lieux et prit le parti de s'allon-

ger à trois pas de la robe, dans une position qu'il estima plus effacée. La Vouivre, jaillie toute entière dans le soleil, s'était arrêtée devant l'embouchure du ruisseau qui avait déposé à cet endroit un lit de menus graviers. Ses pieds jouaient dans l'eau vive et, d'une détente brusque, effleurant la surface à contre-courant, faisaient bondir des gouttes limpides qui venaient rouler sur ses jambes.

Arsène, étonné par la splendeur de son corps, n'éprouvait aucune gêne à le contempler. Il y voyait ce qu'il n'avait guère soupçonné jusqu'alors dans la créature humaine et qu'il savait pourtant admirer chez un beau cheval : une noblesse, une harmonieuse liberté et économie des lignes, qui lui procuraient une sensation d'allègement. Elle s'allongea dans le courant pour laver son corps de l'eau froide de l'étang et s'étant ensuite aspergé le visage à deux mains, elle prit pied sur le rivage. Là, sous le regard de l'homme qui était couché dans son ombre et sans plus faire attention à lui que s'il eût été un animal, elle se mit à tourner lentement dans le soleil, les mains à la nuque et les yeux clos. Cette indifférence injurieuse fit lever en lui une colère de mâle et il s'efforça d'être grossier, ce qui lui arrivait rarement.

— Détourne tes fesses de là, dit-il. Tu me prends mon soleil.

Elle s'écarta d'un pas et, sur la robe blanche, son ombre éteignit les feux du rubis. Arsène rougit, honteux des paroles qui venaient de lui échapper. La Vouivre ne parut pas lui en avoir tenu rigueur. Lorsqu'elle eut séché son corps, elle lui demanda son nom et où il habitait. Elle parlait d'une voix jeune et sonore, enrichie par l'accent jurassien aux voyelles largement ouvertes, claires comme un pain blanc où les consonnes mordent avec décision. Il dut faire effort pour surmonter une espèce de timidité rétive qui lui était inhabituelle.

— Et qu'est-ce que tu fais par les bois ? demanda-t-elle. Tu devrais être sur les prés. Cette année, l'été est en avance. Le foin aura bientôt durci.

— Je suis en train de faucher à la Vieille Vaivre. C'est tout près d'ici.

— Pas grand-chose de bon, la Vieille Vaivre. C'est de la laiche et des joncs.

— Il faudrait labourer et resemer du foin, mais comme je disais encore hier, ce n'est pas seulement la peine. On ne fait pas du pré dans une baissière en pleins bois, surtout que le fond est gras.

— J'ai connu l'endroit tout en marécage. Ce n'est pas si vieux.

— Il y a tout de même soixante-dix ans, mais le terrain se souvient longtemps.

— Pas tellement, dit la Vouivre.

Tournant le dos, elle prit la robe de lin d'un mouvement brusque qui fit sauter le diadème dans l'herbe, et sembla oublier son compagnon. Tandis qu'elle levait les bras pour enfiler la robe, Arsène regarda jouer les muscles du dos, la peau des flancs étirés par le geste et s'intéressa aux cuisses pleines et dures et aux jarrets secs. Une mouche s'étant posée sur la croupe nue, il admira qu'elle réagit d'une seule fesse comme un cheval fringant. La robe coula au long du dos et, après un arrêt à la cambrure, tomba aux jarrets d'un seul coup. Il eut alors l'esprit un peu plus libre et se trouva enclin à juger sévèrement cette créature sans honte. Pour se montrer nue et mettre ainsi sa croupe et son ventre au nez du premier venu, il fallait du vice. Encore le vice n'expliquait-il pas tout. Il ne manque pas de filles dévorées d'envies, qui se gênaient pourtant de montrer n'importe quoi à un homme, parce qu'elles sentent bien que ça ne ressemble à rien. Ce n'est pas que ce soit tellement dégoûtant, pensait Arsène, mais tout se tient. Si elle avait passé ses journées

dans la prairie avec un râteau dans les mains, elle aurait eu moins de complaisance pour sa nudité. Arsène se sentait plein de mépris.

La Vouivre passa plusieurs minutes à mettre en ordre sa coiffure. En dépit du tour que prenaient ses réflexions, Arsène sut apprécier la forme des bras et la grâce du geste arrondi. Elle avait viré de profil et, les lèvres pincées sur des épingles, coulait vers lui un regard de biais où il surprit une lueur riieuse. Il s'était levé et constatait avec déplaisir qu'elle était aussi grande que lui et même un peu plus, puisqu'elle était pieds nus et lui en sabots. Il se souvint qu'il avait un nez court, écrasé, des cheveux raides comme du poil de vache et de petits yeux gris d'acier au regard dur, de ces yeux où les rêves des jeunes filles ne se reflètent guère. Avec envie, il pensa à l'effigie en plâtre de saint François-Xavier qui ornait l'un des piliers de l'église de Vaux-le-Dévers. Quoique barbu, le saint avait un délicieux visage d'adolescent, des joues d'une roseur fondante et tant d'autres suavités que les femmes ne se fatiguaient pas de lui mettre des sous dans le tronc.

La Vouivre siffla et, au bord de l'eau, un frémissement agita un lit d'herbes sèches. Arsène eut un mouvement de recul lorsque la vipère, son regard fixé sur le sien, apparut dans l'herbe brillante. Bien qu'il eût fait un pas en arrière, elle passa si près de lui que sa queue heurta le nez de son sabot. Frissonnant de haine et de dégoût, il laissa échapper une injure. Ayant ainsi traité la bête de charogne, il se sentit obligé envers la Vouivre à un effort de politesse.

— Vous reviendrez ? demanda-t-il.

— Sûrement, répondit-elle. Je passe par ici tous les deux ou trois ans.

Elle ramassa son diadème et l'assura sur sa tête, le cabochon bien en place.

MARCEL AYMÉ

La Vouivre

La Vouivre est une sorte de déesse de la campagne et qui évoque quelque chose comme l'innocence du paradis d'avant la faute. Arsène Muselier, en fauchant, découvre dans l'herbe le diadème de la Vouivre qui était en train de se baigner. Il veut s'en emparer, mais les vipères qui accompagnent la déesse se ruent sur lui. La Vouivre sauve Arsène. Une étrange complicité lie le paysan à la princesse champêtre. Mais à la fin les gardes du corps de la Vouivre auront le dernier mot.

nrf



9 782070 204007



43-XII A 20400 ISBN 2-07-020400-6

Extrait de la publication